

à l'accident ? Où est la vérité pure qui voudrait se faire connaître telle qu'elle est ? Où est la déesse de la poésie qui voudrait déployer ses propres charmes ? Elle a disparu, hélas ! sous les oripeaux dont elle a été affublée des pieds jusqu'à la tête !

V

Le grand argument des modernistes est que, disent-ils, "la poésie est une déesse à qui il faut un vêtement brillant, une ceinture de pierreries et un diadème ; car il ferait peine de la voir aller pieds nus avec des haillons sur ses épaules et des défroques usées collées à ses flancs."

Un tel argument serait irréprochable s'il s'agissait d'une déesse en chair et en os. Mais la déesse de la poésie, l'idée, est une déesse tout-à-fait spirituelle qui ne demande qu'à paraître dans tous ses charmes, et qui sera d'autant plus glorieuse que l'éclat de son expression sera éclipsé par celui de son être. D'où il faut conclure que la grande préoccupation du poète, à l'inverse de ce qui se pratique, devrait être de rendre sa pensée aussi charmante que possible par elle-même, et de ne lui donner pour expression que des termes appropriés, sans doute, mais non pas des termes criards.

Soit en vers soit en prose, les mots qu'on emploie sont comme un corps dans lequel s'incarne l'idée ; et cette incarnation est une œuvre tellement difficile qu'elle ne peut jamais être adéquate et qu'on n'en est presque jamais satisfait. Les meilleurs écrivains souffrent de ce dualisme, ou plutôt de cette disparité inéluctable entre la pensée et l'expression. N'est-ce pas Sully Prudhomme qui disait que ses plus belles poésies étaient et resteraient toujours en lui-même ? Notre